

# La Maison qui glissait

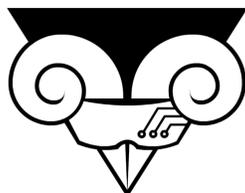
Jean-Pierre Andrevon

Extrait de la publication



Jean-Pierre Andrevon

La Maison qui glissait



e-Bélial



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier à l'adresse **e.belial.fr** en en fixant vous-même le prix.

Retrouvez tous nos livres numériques sur  
[e.belial.fr](http://e.belial.fr)

Un avis, un bug, une coquille ?  
Venez discutez avec nous sur  
[forums.belial.fr](http://forums.belial.fr)

*Ce roman a précédemment été publié aux éditions du Béliat'.*

ISBN : 978-2-84344-150-9

Code SODIS : NU82120

Parution : septembre 2010

Version : 1.1 – 30/12/2010

Illustration de couverture © 2010, Philippe Gady  
© 2010, le Béliat', pour la présente édition

- prologue -  
la tour des Erables

La tour Les Érables se dresse au milieu d'une douzaine de tours semblables, elles-mêmes bordées en angle droit, sur leurs faces nord-est, par autant de barres en quinconces. L'ensemble de ces bâtiments forme la cité des Étangs, qui comporte aussi un centre sportif / maison des jeunes incrusté entre un terrain de foot et un autre de basket et, quelque peu décentré en bordure de la bretelle autoroutière, un centre commercial Soveco, sans oublier une école, une crèche, une bibliothèque, toutes situées dans la barre principale, celle de la Cour Longue. Au sud-ouest s'étale un semis anarchique de maisons particulières flanquées de quelques entrepôts d'entreprises. La cité des Étangs, rejetée à la lointaine périphérie d'une grande ville, peu importe laquelle, fut édifiée, comme tant d'autres du même genre, au début des années 70. La tour des Érables, tout comme ses sœurs immédiates, a été achevée en 1973, à peu près en même temps que les Twin Towers de Manhattan, une coïncidence sans véritable signification. Elle se présente à la façon d'un double plumier dressé, les deux corps de bâtiment étant encastrés l'un dans l'autre par une arête verticale. La tour des Érables, vue en plan, dessine donc un octogone possédant deux angles rentrants et deux angles convexes. Il s'agit en quelque sorte d'une tour composite, dotée de deux entrées opposées désignées par deux adresses postales différentes. L'angle sud-est, dit face Sud, porte le n° 43 de l'avenue Aristide Bergès. Les faces nord-est, dites Est afin d'éviter cette dénomination repoussoir que serait une face dite Nord, ont pour adresse 84 cours Gambetta. Le 43 comme le 84 ont bien entendu leur ascenseur distinct, mais un escalier de service aménagé au centre de la tour permet, par un palier central, le passage entre les deux montées. De fait, au sein des habitants des Érables, les communications de plus ou moins bon voisinage entre les deux blocs sont fréquentes.

Si l'on consultait un plan d'architecte, on saurait que la tour mesure quarante-cinq mètres en hauteur, très exactement quarante-cinq mètres et cinquante centimètres au niveau de la terrasse supérieure qui, vue d'en bas, à cause du quinconce des cheminées moulées et des divers cubes de béton des locaux à usage technique, semble être couronnée de créneaux moyenâgeux. La tour compte quatorze étages habitables, plus un quinzième niveau partagé en une douzaine de petits greniers, sans oublier un local technique où aboutissent les colonnes de force. Si le rez-de-chaussée est réservé au gardiennage (il comprenait à l'origine une buanderie collective depuis longtemps fermée), les quatorze étages des deux faces se répartissent en quatre appartements sur chaque niveau, hormis les troisième, sixième, neuvième et douzième qui n'en abritent que trois, parce que

comprenant un « double » de six pièces. Les autres appartements sont des T-2, T-3 et T-4. Au total la tour est alvéolée en cent quatre logements. Combien d'individus y vivent ? Au soir du vendredi 29 août, et sans s'attarder sur l'inévitable battement d'une petite poignée de départs ou d'arrivées non répertoriées, trois cent soixante-six (366) individus. Mais, en ce jour finissant de la fin août, dix-neuf appartements sont vides, pour cause de vacances, le retour des absents étant prévu pour le lendemain, au maximum le surlendemain. Soit une petite quarantaine de personnes, pour la plupart des couples relativement âgés et aisés, seule catégorie pouvant encore prétendre à trois ou quatre semaines de vacances d'été. Il est donc possible d'affirmer que, le soir du 29 août, la tour abritait trois cent vingt habitants environ.

Extérieurement, en dépit de ses presque quatre décennies d'âge, le bâtiment a plutôt bonne allure. Le dernier des périodiques ravalements de façade, effectué sept ans auparavant, a bien résisté. Ses huit pans sont peints d'un jaune cassé pas désagréable à l'œil et comportent à chaque étage un damasquinage de céramique en petits carreaux anthracite et bleu sombre. Seuls les huit appartements de six pièces sont agrémentés d'un véritable balcon débordant, en angle, au garde-corps fait de larges plaques verticales d'un bois quelconque peint en brun sang-de-bœuf, qui ornent également les balcons ou semi-balcons rentrants des logements plus petits, ainsi que les portes-fenêtres de ceux qui n'en possèdent pas du tout. Les fenêtres des rez-de-chaussée, premier et second étages, comportent des volets métalliques repliables de couleur crème installés sur les balcons, au droit des rambardes, un aménagement qu'il faut comprendre comme une protection contre d'éventuels voleurs. À partir du troisième, les fenêtres ne sont équipées que de stores, métalliques également, dont beaucoup d'habitants se plaignent à cause de leur trop faible étanchéité quant à la lumière extérieure. Les fenêtres du rez-de-chaussée, occupé par les seuls locaux de gardiennage et d'entretien, sont en outre munies de barreaux.

Les deux halls d'entrée, protégés des intempéries par un large auvent de béton en demi-cercle, sont carrelés de jaune, avec les boîtes aux lettres à gauche, la cage d'ascenseur au fond à droite et, plus en arrière encore, l'accès à l'escalier central. À l'origine, les halls étaient décorés de miroirs ; trop souvent brisés ou étoilés, ils ont été remplacés par des panneaux de mosaïque. Deux bacs placés devant une surface vitrée donnant sur l'extérieur contenaient quelques plantes étiques. Devenus poubelles à boîtes de bière et autres déchets, ils ont été comblés. La décoration des cages d'escalier, qui a changé au cours des décennies, varie suivant qu'il s'agisse d'étages pairs ou impairs : les premières ont leurs parois peintes en jaune pâle, les portes des appartements étant bleu vif, tandis que les secondes, d'un goût plus douteux, se contentent de murs brun rouge avec des portes vertes, le changement de couleur s'effectuant à mi-étage. Les ascenseurs s'arrêtent au quatorzième. Il faut prendre l'escalier afin de grimper jusqu'aux greniers pour la plupart à l'abandon du quinzième, où une échelle métallique dépliable fixée au mur et cadénassée permet d'accéder au toit par une trappe vitrée également verrouillée, le gardien seul en possédant les clés. Car la terrasse supérieure, dangereuse, n'a jamais été un domaine publique. Bien

peu de graffiti ornent les murs nus des différents paliers, la tour étant plutôt du genre tranquille. Et, si ses habitants n'ont qu'exceptionnellement à constater des dégradations, il arrive tout de même que parfois une poubelle brûle, quand ce n'est pas une boîte aux lettres ou plusieurs qui sont retrouvées défoncées au matin.

Lors de sa mise en service, la tour des Érables (comme ses voisines) était gérée par le Conseil général du département via une société étatique, la FRAGEM, son habitat, entièrement locatif, répondant aux pressants besoins de logement des employés et cadres des diverses entreprises ayant fleuri dans la région. Toutefois, au cours des trente années écoulées, la gestion de la cité des Étangs est passée peu à peu aux mains d'une société d'économie mixte, la SACOPRA, qui a pressé les locataires à accéder à la propriété. Certains sont partis, d'autres ont acheté. À l'heure actuelle, seul un petit tiers du bâti reste locatif, beaucoup des habitants d'origine ayant suivi on ne sait où le chemin des entreprises ayant les unes après les autres cessé leurs activités. Le résultat de cette commune situation est que la population y est plutôt stable, certains des habitants étant là depuis dix, quinze, vingt ans ou plus, avec une mixité tant ethnique qu'économique croissante.

En un mot comme en cent, la tour des Érables pourrait être le stéréotype de centaines de milliers d'autres tours semblables éparpillées à la périphérie des villes, fétus à la découpe variée formant un champ disparate à la croissance exponentielle, à la voracité illimitée pour ce qui est de la dévoration des paysages. Une banalité inébranlable, qui va brutalement être interrompue.

Car, pendant la nuit du 29 au 30 août, il va se passer quelque chose.

premier jour  
samedi 30 août

## Pierre

Un coup de tonnerre réveilla Pierre. Le grondement résonnait encore dans ses oreilles quand il ouvrit les yeux, se redressant sur un coude, cœur battant. Dans ses tympans le bruit vibrait faiblement, se noyait, se perdait. Pierre cligna plusieurs fois des paupières, la pénombre de la chambre crépita en mesure de phosphènes fugitifs. Il soupira, tenta d'avaler l'agrégat de salive presque solide qui lui obstruait la gorge. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois, le gosier sec et râpeux. Un coup de tonnerre ? Non, probablement pas. Il avait fait beau la veille, et la veille de la veille, et plus loin encore avant, cela faisait en vérité des jours et des jours que le ciel au-dessus de la région était d'un bleu de Turquoise aussi lisse qu'un panneau d'émail peint, des jours et des jours qu'on n'avait pas vu le plumet d'un nuage, pour ne rien dire d'une goutte de pluie. Canicule. Et le temps semblait bien parti pour demeurer au beau fixe, si « beau », ce mot usé jusqu'à l'obscénité qui revenait comme un leitmotiv dans la bouche réjouie des présentateurs météo, était bien le terme approprié.

Pierre se redressa un peu plus, en appui sur ses coudes. Pas le tonnerre, non, aucune chance. Peut-être l'écho d'un camion fonçant sur la rocade, peut-être un hélico de la police ou de la protection civile qui venait de raser le sommet de la tour. Cela arrivait constamment. Il secoua la tête, un réflexe de chat qu'une puce agace. Un chat, hein ? Il soupira. Il n'avait plus de chat depuis que Grisou s'était fait écraser sous ses yeux par une camionnette alors qu'il habitait encore à Saint-Mérin, rue des Angelisses. Et pas question qu'il en prenne un nouveau dans ce deux pièces riquiqui, dans cet environnement de béton où il se desséchait sur pied depuis pas loin de trois ans et qu'il finirait bien par quitter un jour. Il arqua les reins, dans le vague espoir d'entendre dans sa chair un craquement qui ne vint pas. Il était raide comme du bois, il ferait bien de se faire ordonner quelques séances de kiné par madame Bredin.

Plus tard, une fois évacuées les tracasseries de la rentrée.

Il s'assit tout à fait, le lit dansa sous ses fesses de manière à peine perceptible. La chambre baignait dans son suint d'un gris liquide. Il infiltra machinalement un index dans son oreille droite. Mais sans déranger aucunement le grondement qui avait depuis longtemps évacué le terrain. Un camion, un hélicoptère ? Peut-être rien du tout en fait, seulement un bruit fantôme, le sang dans ses artères, un dernier ronflement ayant précédé son réveil. Il rejeta par la bouche un souffle tiède, dont il devina plus qu'il ne le sentit la fadeur amère. Chaud, il faisait chaud, il avait chaud. Il se passa une main sur le front. Moite, son front. Il avait dormi nu, couvert d'un simple drap chiffonné, comme chaque nuit depuis le début de l'été. Pourtant, même au petit matin, ça ne suffisait pas à donner à son corps

suant un semblant de fraîcheur dans les 18 m<sup>2</sup> d'une pièce où, pour rien au monde, il n'aurait fait installer la clim'. Pas plus que la fenêtre grande ouverte devant les stores baissés, aux lames insuffisamment inclinées ménageant à leur interstice des dizaines de règles de mercure à la clarté déjà aveuglante. Ce qui promettait. Le grand jour, le grand bleu. Quelle heure, au fait ? 7.00, indiquaient les chiffres verts de son réveil digital. Il avait émergé à l'heure habituelle, l'heure officielle, vieille habitude de prof imprimée dans son disque dur.

Troisième soupir. Il arracha le drap de ses jambes, considéra d'un œil las, toute ironie absente, l'érection honorable qui surmontait l'angle de ses cuisses, émergeant de la touffe fournie de son pubis. Le visage de Céline se dessina de manière hyperréaliste à l'intérieur de sa tête, ses yeux presque verts sous des sourcils dessinés à gros traits, qu'elle se gardait bien d'épiler, la mèche presque noire qui barrait son front en virgule, la fossette en étoile creusée sous sa pommette gauche par sa bouche étirée, sa canine droite pointue qui, seule, déparait l'alignement autrement rigoureux de ses dents très blanches, communiquant un je ne sais quoi de canaille à ses sourires. Céline. Où était-elle, maintenant, en ce jour naissant, en cette heure lumineuse ? Où et avec qui ? Question sans importance, parce que sans réponse atteignable. Céline est partie. Céline t'a quitté. Va te faire foutre, Céline. Le visage autrefois chéri — autrefois et encore un peu aujourd'hui, malgré tout — se délaya dans son esprit, comme un graffiti encore frais attaqué par le jet sous pression d'un technicien de surface.

Pierre demeura un instant encore enraciné sur son lit, jambes en équerre, légèrement tassé en avant. Pierre Bonnefoy, trente-deux ans, un mètre soixante-treize, soixante-huit kilos ou peut-être bien soixante-neuf, professeur d'histoire-géo (avec, nouveaux règlements obligeant, possibilité de quelques heures d'éducation artistique suivant les besoins) au collège Saint-Exupéry de Mérisieux, à trois petits kilomètres d'ici, prérentrée jeudi prochain. Et accessoirement lâché par sa copine juste avant les vacances, après trois mois de descente en chute libre. D'où annulation de tout projet de voyage, par manque de goût pour partir seul où que ce soit. Avec quand même cette semaine éprouvante chez maman, dans le Loiret. Éprouvante essentiellement parce que depuis la mort de papa, l'an dernier, maman... Bon, suffit, assez mariné dans ce bain de marasmes nauséux, debout ! Pierre fit pivoter son corps à quarante-cinq degrés, ses pieds nus touchèrent le parquet tiède où le moindre mouvement faisait voler des bourrons de poussière. Le lit étant placé presque contre la fenêtre, avec seulement une rigole de vingt centimètres pour y abandonner les bouquins en cours de lecture, il n'avait qu'un bras à tendre pour tirer sur le cordon qui ferait remonter le store. Comme chaque fois, il se surprit à une minime hésitation. Et si, en face, un voyeur ou, mieux, une voyeuse munie de jumelles de marine se tenait aux aguets, attendant que, par la porte-fenêtre dévoilée, ses avantages matinaux montrent leur nez ?

Peu de risque... Ou peu de chance. Pierre habitait au treizième étage et la tour la plus proche, Les Tilleuls, se dressait à cent mètres au moins. Quant à ses avantages supposés, il y

avait belle lurette que, racornis, ils avaient regagné leur nid broussailleux. Les lames se positionnèrent à l'horizontal, précipitant dans ses prunelles des éclairs d'acier. Puis le store remonta pour aller s'enrouler en peinant dans son logement. Il ne lâcha pas pour autant le cordon, la goupille en forme de suppositoire incrustée dans sa paume. Il demeura ainsi un bon moment immobile, ébahi de ce qu'il voyait, incompréhensif surtout.

Il s'attendait à ce que la plaque bleu vif du ciel, mordue à l'est par les fragrances jaune citron réverbérées par le soleil encore caché derrière les immeubles de la grande ceinture, vienne flageller douloureusement ses prunelles. Au lieu de cela, le panorama entier était étouffé sous une dense couche laiteuse, un engorgement presque solide, un dévalement de coton hydrophile dont il eut un bref instant l'impression qu'il n'avait qu'à avancer la main pour en toucher la surface.

Mais c'était une impression trompeuse puisqu'il pouvait distinguer face à lui, comme une ombre floue, légèrement grisée, la silhouette de la tour des Tilleuls et, derrière elle, mais plus indistincts encore, à peine des ombres flottantes, deux ou trois autres parallélépipèdes dressés. Sur la gauche, la haie de marronniers qui séparait les Érables d'une barre de six étages se détachait nettement sur un pan blanc sans profondeur, comme si les arbres encore très feuillus, d'un vert agressif, avaient été peints dans un style hyperréaliste sur une toile gigantesque. Rien d'autre ? Rien d'autre, en tout cas de son observatoire. Pierre se passa la langue sur les lèvres. Du brouillard un 30 août de canicule ? Ça n'avait aucun sens. C'est alors qu'il prit conscience d'un autre fait étonnant. Le silence. Le grondement sourd et continu des véhicules sur la bretelle autoroutière, la musique agressive de toutes les radios ou télévisions habituellement allumées dès l'aube, les éclats de voix du voisinage, le rugissement agacé des voitures en partance sur les parkings, l'ensemble de ces bruits qui tissent la toile sonore du quotidien... tout avait disparu, tout était éteint. Avalé par la ouate déposée. Y compris la crécelle des oiseaux.

Pierre ouvrit la main avec effort, laissant le cordon se balancer un instant dans l'air immobile. Étonné, il sentit, partant de sa nuque, un grouillement de minuscules pattes froides cavalier le long de sa moelle épinière. Quelque chose qui, sans aucune logique, ressemblait à de la peur.

## **Solange Rozan**

« Qu'est-ce que tu dis ? » grommela Paul. Qui ajouta, plus indistinctement, enfouissant son visage dans l'oreiller : « Laisse-moi dormir, bon Dieu. Tu sais l'heure qu'il est ? »

Solange n'en avait pas la moindre idée et son mari, elle en était bien certaine, pas davantage. Elle s'était soulevée sur un coude, ses mèches platine dans les yeux, qu'elle

balaya d'une main mal assurée. Sa nuisette de satin bleu sombre dentelée de rose, largement échancrée, s'était délestée d'un sein aussi oblong que ballottant dont la très large aréole, dans la pénombre, présentait une nuance aubergine qui s'atténuait à peine au grand jour. Solange était toujours aussi fière de ses seins à quarante... et des poussières, qu'elle l'avait été à vingt, les yeux de la mémoire suppléant aux inévitables aléas de la pesanteur alliée au relâchement des muscles pectoraux. 95 bonnets E. Mais pour l'instant, il n'était pas question de ses appâts, pétris et repétris par des amateurs le plus souvent maladroits durant leur quinzaine londonienne. Elle referma sur l'épaule de Paul ses doigts un peu courts, aux ongles laqués de noir, aux phalanges enflées. Elle la secoua.

« Fous-moi la paix ! » grogna l'homme.

Une de ses mains émergea, pour flotter quelques secondes dans l'air épais où traînaient des effluves de cigare froid venus du living d'à-côté. Solange ne lâcha pas.

« Réveille-toi... » Et, plus bas, d'une voix plus incertaine : « J'ai l'impression qu'il s'est passé quelque chose. »

Cette fois, les petites cellules grises de celui qui tentait vainement de rejoindre le sommeil avaient dû se mettre en branle, titillées par ce fragment de phrase incongru. Passé quelque chose ? C'était une idée que Paul n'aimait pas, une phrase qui tournait régulièrement dans sa tête jusqu'à l'obsession, et qui n'avait qu'une seule signification : on a tenté de forcer ma porte, on l'a forcée, on m'a cambriolé, on a tout vidé, il ne reste plus que les murs, on a tout pris, tout emporté, les gitans, les arabes, une bande de la tour ou d'une autre tour, n'importe qui, on doit se méfier de tout le monde.

Cette fois, il fit l'effort de remuer et, toujours aplati sur le ventre, de se tourner vers sa femme, bouche bée, les yeux encore papillonnants, ses mèches d'un noir de jais hérissées dans tous les sens, qui auraient pu dévoiler à un œil perspicace deux millimètres de racines blanches.

« Qu'est-ce que tu dis ? Il s'est passé quoi ? »

Solange retint une grimace sous le souffle puissamment fermenté de son mari. La veille, ils s'étaient biturés de concert au Champagne, puis au Bourbon, en regardant certaines des vidéos prises à Londres, dans les backrooms ou quelques appartements plus ou moins huppés de l'Est End. Eux et d'autres, d'autres filmés par eux, eux filmés par d'autres. Un bon souvenir. Il suffit de connaître les filières, avec Internet on trouve toujours.

« Qu'est-ce que tu dis qu'il s'est passé ? » grogna-t-il, revenant à la charge en coupant leurs ailes aux images qui s'étaient mises à grouiller : les Rozan étaient partouzeurs et échangistes, pas de quoi fouetter un chat, ça ne regardait qu'eux et ils ne s'en portaient pas plus mal.

Solange leva machinalement vers son cou, où quelques traits au cutter commençaient à apparaître, une main dont chaque phalange était couturée de traces blêmes, celles des bagues qu'elle quittait toujours pour la nuit, une torture à cause de ses doigts enflés, un problème de circulation. À l'instant de poursuivre, les mots lui manquèrent. Au-delà de l'impression qui fuyait, que s'était-il passé, au juste ? Rien de plus

qu'une impression, précisément, une sensation, dont ses fibres intimes ne gardaient qu'à peine la trace. Mettre le pied dans le vide alors qu'on marche dans le noir ? Quelque chose comme ça, oui, mais difficilement adaptable à la station allongée. Peut-être une systole plus forte qu'une autre lui avait-elle secoué la poitrine, la tirant instantanément du sommeil en laissant un poids sous son sternum. La main descendit jusqu'à la naissance de son sein gauche, celui qui, une minute plus tôt, avait débordé. Elle ne savait pas, elle ne savait plus quoi dire. Et Paul, qui avait réussi à se positionner sur le côté et passait une langue gorgée sur ses lèvres sèches, faisait ses yeux méchants.

« Comme si... la terre avait tremblé », parvint enfin à lâcher Solange. Ça lui était venu spontanément et, la phrase sortie, elle ne la trouvait plus si stupide. À preuve cette empreinte sur sa poitrine, cette compression entre ses seins, cet écho d'une chute, d'une secousse qui lui aurait remué la chair. De son cou, sa main glissa jusqu'à son aisselle, s'y nicha. Moite. Elle était moite sous les bras, elle n'aimait pas ça, pas du tout. Et ces tesson naissants qui lui picotaient la paume ? Ses creux axillaires n'étaient pas nets, ce qu'elle ne supportait pas non plus. Polissage au Veet, dès ce matin. Même si elle détestait le faire elle-même. Il faudrait qu'elle prenne rendez-vous d'urgence avec Célestine, son esthéticienne ivoirienne.

Ses yeux tentèrent d'accrocher ceux de Paul, mais il ne la regardait déjà plus. « La terre a tremblé... l'entendit-elle murmurer. N'importe quoi. » Soulevé encore un peu plus, son mari était en train d'inspecter la chambre que la clarté mate venue du dehors à travers les stores emplissait d'un suint laiteux. Ses lèvres formaient des mots inaudibles que Solange pouvait deviner sans peine. La commode Louis XV, les deux chandeliers d'église Louis-Philippe, au mur en face du lit le petit Utrillo qu'elle n'aimait pas, elle qui n'acceptait que le contemporain... et quoi encore ? De guingois contre le mur de droite, cet encadrement de porte tibétain (ou népalais ?) qui bouffait trop de place et quelques bricoles encore. Tout était là, tous les trésors authentiques trop précieux pour demeurer au magasin. L'énumération silencieuse achevée, Paul s'affaissa sans retenue, avec un soupir dénotant son soulagement et, coincé entre ses fesses, le petit pet du matin. Paul Rozan était antiquaire, une boutique pas mal placée, en plein centre historique, rue des Anglais. Il avait monté son commerce cinq ou six ans auparavant, grâce à Solange qui avait hérité de sa mère, décédée d'un cancer. Solange, l'aidait pour beaucoup de choses, y compris le samedi, à la caisse.

Paul Rozan se gratta la gorge. Il n'aimait pas trop se rappeler qu'il devait tout et le reste à son épouse, lui qui avait accumulé des métiers peu glorieux dont il préférait ne pas se souvenir non plus. Il rejeta ces pensées parasites dans le gouffre grand ouvert de son esprit pâteux. Et puis *Le Joli temps passé*, fermé pour trois semaines, ne rouvrirait que mardi prochain. Mais il était dit que le moment n'était pas encore venu pour lui de se rendormir. D'ailleurs il ne viendrait pas, en tout cas pas aujourd'hui. « Qu'est-ce que tu fabriques encore ? grommela-t-il.

– Je veux en avoir le cœur net », soupira sa femme.

*En avoir le cœur net.* C'était bien une expression à elle, ça. À son profond agacement Solange s'était levée, il l'avait senti au seul tangage du lit. Paul tourna la tête pour voir l'épaisse silhouette de son épouse se dresser en ombre chinoise devant la porte fenêtrée au store baissé de la chambre. D'un seul coup, dans une série de claquements enchaînés, l'ensemble des lamelles se releva, bombardant la pièce d'une lumière douloureuse aux yeux. Paul perçut le bruit du souffle d'air étranglé échappé de la gorge de Solange.

Dans un premier temps, enfin assis sur le lit, il ne réalisa pas ce qui avait motivé cette réaction de surprise.

### **Astrid Cathelain**

Astrid Cathelain remua entre les draps. Elle passa une main sur son front, sa joue, son cou. Sa peau était moite, son aisselle gauche légèrement humide, poils collés. Chaud. Elle arracha le drap du dessus du haut de son corps, se découvrant jusqu'à la taille. Un filet de sueur marbrait la vallée évasée entre ses seins généreux, gonflés, oblongs, déjà douloureux. Elle suivit du bout des doigts l'axe de son buste, s'immobilisant dans le creux de l'ombilic. Dans la lumière curieusement blanche du matin qui filtrait par les interstices des stores, sa peau était laiteuse, avec des ombres violettes. Elle appuya sur son ventre, de l'index et du majeur, jusqu'à ce que l'épiderme de son abdomen sans défaut, si l'on acceptait la ligne d'infimes tessons platine qui rejoignait son pubis, se creuse d'un cratère sous lequel elle sentit avec satisfaction jouer des muscles durs. Astrid dormait toujours nue, même au plus froid de l'hiver, qui n'était plus si froid que ça.

Sa main suivit la courbe à peine convexe de son ventre, jusqu'à lisser paresseusement le triangle sacré où s'ébouriffaient de longues mèches blondes clairsemées. Pour rien au monde elle ne se serait retournée à cet endroit, et moins encore rasée, elle ne l'avait jamais fait. De là, ses doigts se recourbèrent sur sa coquille, son index éprouvant la douceur de la fente qu'une pression un peu plus prononcée aurait ouverte. Nul érotisme latent dans son geste, seulement la satisfaction animale de retrouver intact son corps au réveil, d'en entreprendre une exploration sommaire aux résultats rassurants.

Elle demeura ainsi le temps de quelques battements de cœur, apaisée, vacante. Du berceau Ikea en bois clair repoussé dans l'angle de la chambre, aucun bruit ne montait, pas même le souffle d'une respiration dont les menues irrégularités annoncent un réveil proche. Viktor, onze mois, dormait encore d'un sommeil d'ange, mais il ne tarderait pas à se réveiller. Elle devrait être prête. Astrid nourrissait encore son enfant au sein, deux tétées par jour complétées par des bouillies de céréale ; elle en avait décidé ainsi, jusqu'à ce qu'il ait un an pile. C'est ce que sa mère avait fait, pour elle jusqu'à quinze mois. Les résultats étaient là, elle s'en portait à merveille.

Astrid s'étira, entendant ses reins craquer. Elle se retourna sur le côté droit afin de lire l'heure. Elle eut tout juste le temps de le faire, 7.00, quand le réveil digital en forme de cône posé sur la tablette en verre juxtant le futon s'éteignit. Bizarre. Mais elle n'allait quand même pas le soulever et le secouer pour voir s'il se remettrait docilement en marche... Souriant à cette idée elle se tourna vers la gauche, où Yves dans son sommeil ne faisait pas plus de bruit que le bébé. À contre-jour, et sous le drap entortillé, elle ne distinguait même pas le gonflement de son corps. Sans doute s'était-il déporté à l'extrême autre bord du lit, couché sur le ventre, enfoncé dans le matelas homéostatique, le bras pendant vers le sol, comme à son habitude.

Astrid se leva le plus discrètement possible, fila sur la pointe des pieds vers les WC, poussée par un impérieux appel de sa vessie. « *Fi fan...* » soupira-t-elle une fois dans les lieux : elle avait actionné plusieurs fois le commutateur sans réussir à allumer. L'ampoule, une panne de secteur ? Elle verrait ça plus tard. Elle pissa porte grande ouverte puis, sans se donner la peine de gâcher un papier, et surtout pas tirer la chasse, ce qui était réservé à la grosse commission, elle passa dans la salle de bains. Là également, pas de lumière. C'était bien le secteur, ou la tour. Mais la lumière de talc traversant le fenestron était suffisante pour ce qu'elle avait à faire, se brosser les dents, nouer ses longs cheveux en chignon sommaire, se passer un gant de toilette à l'eau froide sur la figure, les aisselles, entre les cuisses. Le reste, plus tard.

Devant la glace en pied fixée au mur face à la baignoire, elle s'observa comme chaque matin d'un œil neutre. Ni critique ni autosatisfaction, un sentiment qui aurait pourtant été de mise. Astrid Cathelain, née Sorensen vingt-sept ans plus tôt à Trondheim en Norvège, mesurait un mètre quatre-vingt-sept pour ses soixante-neuf kilos. Son visage était lisse, son front haut et bombé, ses yeux de porcelaine, ses joues encore empreintes d'un reste de rondeur enfantine. Elle aurait pu être mannequin, ou se faire couronner Miss quelque chose. Mais elle avait préféré, sans d'ailleurs se poser la question, des études d'ingénieur dans la thermodynamique, commencées à dix-neuf ans, en France, à l'institut Louis-Néel de Grenoble, où elle avait rencontré Yves. Ils s'étaient aimés tout de suite, s'étaient mariés et, après avoir trouvé l'un et l'autre un poste pas très glorieux mais qu'ils espéraient provisoire à sept cents kilomètres de la capitale du Dauphiné, à la Sarretech, où ils travaillaient sur la géothermie à but de chauffage urbain, ils avaient emménagé dix-huit mois plus tôt dans la tour, cinquième étage face B. Programmé peu avant, Viktor était arrivé, qui resterait probablement enfant unique afin de ne pas trop peser sur la fragile et plus menacée que jamais survie de la planète. Ce qui était naturellement un problème, *le* problème. Pourtant, hormis ces menaces rarement absentes à l'esprit — et comment faire autrement —, la vie pour Astrid s'était jusqu'à présent déroulée exactement comme elle l'avait désirée, sans heurt, sans vraies surprises, sans aspérités non plus. Heureuse, alors ? Elle n'était pas femme à s'égarer dans des analyses inutiles. Cependant, s'il y avait eu quelque part une balance à peser les destinées, Astrid eût été sans aucun doute sur le plateau du haut.

Elle fit une grimace à son image toujours semblable, ce qui creusa une fossette sur sa joue gauche. Puis elle se détourna de ce miroir qui ne pouvait décemment pas cesser de lui affirmer qu'elle était toujours la plus belle pour aller décrocher d'une patère un fin peignoir de soie, rouge avec des dragons noirs et dorés, une des rares fantaisies qu'elle se permettait, acheté dans une boutique asiatique les premiers mois de son mariage, quand Yves et elle ne cessaient de se faire des cadeaux inutiles. Ses seins commençaient vraiment à lui faire mal, la montée de lait du matin avait commencé. Elle noua autour de sa taille un rien trop forte, nul n'est parfait, la ceinture du peignoir et repartit vers la chambre, qui l'accueillit avec sa nappe laiteuse. Pour la première fois, Astrid trouva bizarre cette clarté trop vive mais sans teint que les stores baissés, aux lames inclinées à 75°, étaient impuissants à tamiser. Certainement un effet de la chaleur, trop forte dès l'aube, une des causes de cet été qui s'étirait avec monotonie sans une goutte de pluie. En juin, la petite famille était allée passer trois semaines de vacances chez elle, où la neige fondait désormais avec un mois d'avance. Changements climatiques, météo folle, mauvaises nouvelles du futur.

Comme chaque fois qu'elle remuait ce genre de pensée, Astrid sentit un pincement métallique lui torturer l'estomac. Viktor. Il y avait Viktor, face au monde sans pitié dans lequel, avec ce qui lui arrivait désormais de prendre pour de l'inconscience, elle l'avait jeté. Mais comme chaque fois aussi, elle s'en voulut de ce trop facile pessimisme. Pour l'instant, l'urgence était de le nourrir, lui donner encore un peu de sa vie, son sang, son lait. Elle soupesa son sein gauche, plus douloureux que le droit. Pourquoi son bébé ne se manifestait-il pas, ne serait-ce que par un gémissement endormi ? Elle traversa à pas aériens la chambre blanche, zen de chez zen, qui ne comportait que le lit, deux chaises et le berceau, et dont les murs n'étaient ornés que de deux petits drapeaux torsadés, un français, un norvégien, encore un legs des brèves années d'insouciance. Elle se pencha sur le berceau, ses mains refermées sur les montants parallèles. Les pinces qui tenaillaient son estomac se refermèrent avec plus de violence encore, provoquant une brève remontée de sucs gastriques qu'elle déglutit immédiatement. Il y avait une raison à l'absence du moindre bruissement venant de l'intérieur douillet du berceau. Il était vide.

Pendant une seconde ou deux, Astrid ne comprit pas le message que lui envoyaient ses yeux. À l'intérieur du demi cocon ovale, l'oreiller et le rabat du drap bleu lavande étaient bien là, ainsi que la légère couverture outremer. Mais rien d'autre. Viktor n'était pas couché dans le berceau où seul l'évasement creusé par sa tête absente témoignait d'une réalité charnelle. Astrid sortit brusquement de la paralysie hébétée qui l'avait saisie. Et les hypothèses se mirent à battre de l'aile dans son esprit épris de logique. Viktor n'est pas sorti tout seul du berceau, il n'est pas encore assez fort ou dégourdi pour ça. Et il n'est pas tombé, je l'aurais entendu, même en pleine nuit. Il est avec son père. Pendant que j'étais à la salle de bains, il s'est réveillé, il a crié, son père est venu le chercher et l'a ramené avec lui dans le lit. Il le fait parfois. Une vague de fraîcheur atténua sa douleur à l'estomac. Elle se précipita vers le lit, appelant : « Paul ! Paul, tu m'entends ? » Elle s'infiltra dans l'étroite rivière située entre la porte-fenêtre et le côté gauche du lit. Le drap était toujours chiffonné,

moulé en S, dessinant la très vague silhouette d'un homme couché sur le côté. Elle se baissa, l'arracha jusqu'au pied du lit. Cette fois, l'incompréhension fut telle qu'elle en eut un vertige, dut se retenir au montant de la fenêtre pour ne pas tomber. Paul n'était pas dans le lit. Pas plus que Viktor. Le drap du dessous et l'oreiller présentaient bien l'empreinte en chien de fusil de son mari mais Paul n'était pas là, il n'était plus là. Et ce n'était pas le pire. Contrairement à elle, Paul, s'il dormait le plus souvent les couilles à l'air, selon son expression, ne se couchait jamais sans un haut, en général un vieux T-shirt. La veille au soir, il en avait passé un noir, imprimé du visage blafard de Kafka, souvenir d'une virée à Prague. Le T-shirt se trouvait là, étalé proprement sur le drap jaune paille, rectangle noir encadré des deux petites ailes des manches courtes. Comme si la substance charnelle de Paul en était sortie de manière éthérée pour s'en aller... ailleurs.

Le pan du drap toujours serré dans son poing crispé, Astrid recula d'un pas. Son dos heurta le montant ouvert de la porte-fenêtre, produisant un bruit cinglant qui, dans le silence, explosa dans la pièce et dans la totalité de l'univers.

## Pierre

Pierre Bonnefoy s'appuyait des deux mains au cylindre guère plus gros qu'un tuyau d'aspirateur qui tenait lieu de rambarde au balcon de sa chambre. Ses doigts avaient empoigné la pièce de métal creux, déjà tiède malgré l'heure matinale, comme s'il avait voulu s'y retenir de toutes ses forces pour ne pas céder à la tentation du plongeon. Il n'ignorait rien de ce sentiment. L'attirance du vide, bien connue chez Edgar Poe mais ignorée aux Érables où, de mémoire d'habitant, nul suicide par défenestration n'était venu précipiter la tour au rayon des faits divers. Lui-même, quand il avait compris que Céline ne lui laissait espérer aucun retour en arrière possible, n'aurait jamais... Non, pas une seconde. Une phrase, cette bonne blague, *plutôt crever que mourir pour toi*, venue peut-être d'un dessin de Wolinski, lui traversa une fois de plus l'esprit pour se dissiper aussitôt, sans arracher le moindre sourire à ses lèvres. Sauter. Quelle connerie ! Pourtant, aujourd'hui, à cet instant, en ce matin plus que blême où une brume déraisonnable était venue coloniser le proche horizon, ç'aurait été presque tentant.

La perspective verticale de la tour, vue en plongée, avait des allures de puits aux parois molles et blanches, un puits foré dans un matelassage de soie translucide dont l'intérieur paraissait par contraste être le seul endroit solide, stable, fait d'une réalité rassurante, d'un univers qui s'était délité. Pierre se pencha un peu plus, sentant dans son abdomen à la fermeté tout juste passable, entre les deux épines iliaques, s'incruster le manchon de métal de la rambarde. Sous ses yeux, la tour avec ses douze étages inférieurs s'amincissait jusqu'à l'endroit où elle s'enracinait sur son terre-plein de granité d'un rose

fané. Oui, presque tentant. Se pencher un peu plus, et un peu plus encore, sentir son axe de gravité s'inverser, passer de son bassin à ses épaules et son front. Lâcher les mains et...

Connerie ! Pierre secoua la tête, qu'une sensation de vertige avait fait chavirer. Mais juste une seconde ou deux. Il respira à fond, absorba un air qu'il trouva bizarrement sans goût et sans odeur, aseptisé. Il se redressa, se décolla de la rambarde sans en desserrer les mains. Les quatre fenêtres de son modeste deux pièces s'ouvraient sur la façade Est. Presque à ses pieds, mais des pieds qui se seraient trouvés à près de quarante mètres au-dessous de sa tête, la surface de l'auvent hémicirculaire qui protégeait l'entrée du 43 faisait penser à la couche supérieure d'une poubelle verte grande ouverte, où s'entassaient de multiples journaux, pour la plupart des gratuits, des boîtes de bière et de Coca, des emballages en plastique, divers cartons cabossés, de petits objets non identifiables de cette hauteur, un poste de télé éclaté, le scintillement du verre brisé, le tout moulé dans un tapis d'algues noirâtres : des légumes au dernier degré du pourrissement balancés avec le reste par quelques ménagères peu regardantes sur les bonnes manières et la vie en collectivité. Rien de nouveau, en somme. Le réceptacle à déchets tombés des hauteurs n'était jamais nettoyé, sauf en période de ravalement, c'est-à-dire au mieux tous les cinq ans.

Pierre soupira. Qu'est-ce que ça pouvait bien lui foutre ? Il détacha son regard de ce demi-cercle de cochonneries. Le terre-plein rectangulaire supportant la tour était découpé, à une dizaine de mètres en avant de l'entrée mais un peu sur sa gauche, d'une tranche de gâteau taillée dans la masse où s'insérait un large escalier de douze marches exactement permettant d'accéder au niveau du trottoir, du parking et de l'avenue Aristide Bergès — du nom d'un industriel ayant travaillé dans l'hydraulique. Une rangée de buis ternes vaguement taillés au carré matérialisait la frontière avec le parking où les voitures s'alignaient comme à l'ordinaire, tant vers la droite que vers la gauche. Un peu plus nombreuses qu'habituellement à cette heure ? Peut-être. En tout cas, aucune ne faisait mine de démarrer, et Pierre ne repéra pas la moindre silhouette qui aurait eu la bonté de s'approcher d'un des véhicules, d'en ouvrir la portière, de faire rugir son moteur, ne serait-ce que pour bousculer à sa seule intention un silence que rien ne semblait vouloir déchirer. Ses paupières s'étrécirent. Il venait seulement de remarquer, en avant de la rangée de buis, deux petites taches noires en forme de virgule qui semblaient incrustées dans le crépi. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Surtout que... oui, une autre tache de même nature était visible sur le rebord de pierre de l'escalier, et une quatrième en plein milieu des marches. Une fois repérées, il suffisait de chercher pour en découvrir d'autres parsemant le terre-plein, une douzaine au moins, éparpillées sur toute la surface du parvis et de ses alentours. De quoi s'agissait-il ? Pas les habituelles bouteilles de bière cassées, ou autres objets familiers qu'un employé municipal plus indifférent que maussade ramassait une ou deux fois par semaine avec une espèce de pince à long manche, pour les enfourner dans la hotte de plastique noir de la carriole à roulettes qu'il poussait devant lui. De son treizième étage, Pierre ne parvenait pas à déterminer si ces traces noirâtres ou gris foncé avaient du relief, s'il s'agissait de taches véritables, par exemple de la peinture, où si quelqu'un avait

semé sur son passage, volontairement ou pas, des chaussettes, des aubergines, des chaussures, des bananes blettes, n'importe quoi.

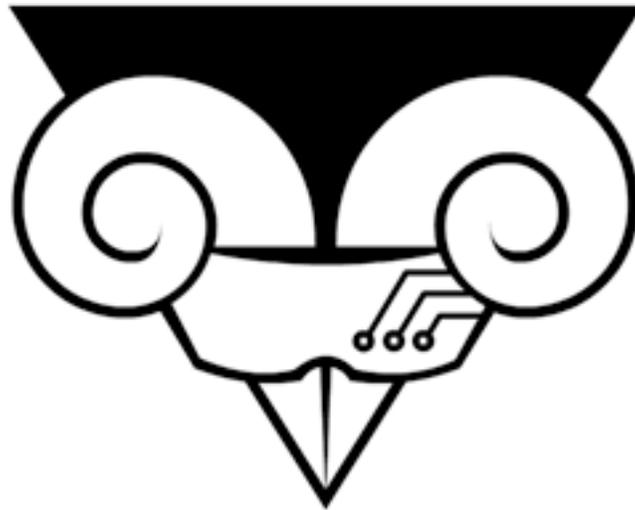
Cette fois, Pierre se surprit à sourire, une légère crispation des muscles de ses joues en faisant foi. N'importe quoi, effectivement. Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire si un sagouin avait dégueulassé un peu plus le sol autour des Érables ? Quelle importance ? Sauf que tout prenait une importance démesurée dans ces circonstances. Les circonstances ? Soupir. Oui, cette brume qui ne se décidait pas à se lever, cette absence de mouvements et de bruits... De bruits surtout. Pourquoi ce silence ? Personne n'allait se décider à faire hurler sa radio ? Ils étaient tous morts ou...

Très drôle. Pierre dut faire un effort pour décoller de la rambarde ses paumes qui avaient une fâcheuse tendance à y adhérer. La chaleur, la sueur. Il fit jouer ses doigts les uns contre les autres, puis se frotta les mains contre sa poitrine, où s'épanouissait une toison rude et noire, bouclée, qui couvrait entièrement ses pectoraux mais s'évanouissait presque complètement sous son sternum. Une bizarrerie morphologique qu'il n'aimait pas, qu'il trouvait même ridicule, au point d'envier la poitrine glabre de certains acteurs américains qui se faisaient très certainement épiler avant de passer sous les sunlights. Pourtant, Céline aimait cette toison dans laquelle elle faisait jouer ses doigts, lui tirillant les bouclettes autour des tétons. Elle l'aimait, oui. À conjuguer à l'imparfait, bien entendu. Ridicule. Et lui, alors, il ne l'était pas, ridicule, nu comme un singe moitié hirsute, moitié pelé agrippé à son perchoir ? Il venait seulement de reprendre conscience de sa nudité, avec la sensation de cette toison malencontreuse crissant sous ses paumes. Ses yeux effleurèrent le bosquet dru qui s'épanouissait sur son pubis, engloutissant aux trois quarts son pénis. La silhouette embuée de la tour des Tilleuls lui renvoya un écho moqueur. S'il ne fit pas un bond en arrière, il recula en tout cas avec précipitation. Il ne pouvait pas rester à poil toute la journée. Au moins passer son jean et un T-shirt. D'ailleurs, il avait envie de pisser.

Il traversa en deux enjambées pesantes son lit dont les ressorts du sommier couinèrent sans modération, rafla au passage ses vêtements de la veille, slip compris, qui traînaient par terre à côté du roman de Clive Barker qu'il ne parvenait pas à terminer et qu'il avait refermé sans avoir pensé à marquer la page, ce qui lui arrivait une fois sur deux. Il sortit de la pièce, l'impression collée à la nuque que *quelqu'un* l'observait depuis la tour d'en face. Il n'eut que trois mètres de couloir (bleu pâle) supplémentaires à parcourir pour pénétrer dans les chiottes. Il alluma. Ou crut le faire. Mais son index eut beau baisser et relever plusieurs fois le petit bec de plastique de l'interrupteur, les lieux ne s'éclairèrent pas. L'ampoule ? Hier soir, ça marchait. Il secoua la tête, pissa quand même dans la pénombre avec l'impression qu'il avait tout arrosé, reflua, passa dans la salle de bains adjacente où seul un étroit fenestron en verre dépoli répandait un nappe poudreuse qui noyait les contours plus qu'elle ne les accusait. À nouveau son doigt trouva l'interrupteur, à nouveau, mais avec moins de persévérance qu'aux chiottes, il s'agaça à faire de la lumière. Qui ne vint pas.

s'est évanouie dans l'air chaud, qu'elle a été effacée de la tour. Pareil pour Laurent Gentil, qui semble avoir oublié qu'il avait quelque chose d'important à lui dire. Mais ça, il s'en fout un peu. Et la vie continue. La pré-rentrée arrive, il n'a revu ni l'une ni l'autre. Il a retrouvé ses collègues dont il se fout à peu près autant, et aussi son pote Francis, qui a raconté son Maroc tandis que lui, en retour, a gémi sur Céline. De toute façon, il préfère rester le plus possible éloigné de son appartement. Dans la tour règne une ambiance bizarre, pesante. Les résidents, quand ils se frôlent dans les couloirs, l'ascenseur, la montée d'escalier, le hall, semblent toujours sur le point de se communiquer des secrets primordiaux mais, au moment de se parler, se contentent de se regarder avec des fantômes dans les yeux. Pierre croise à nouveau Solange Rozan, qui cette fois l'accroche, se fait aguicheuse, l'invite à manger. Il se garde bien de se rendre à cette invitation. Un soir, l'immeuble est en émoi parce que l'aguicheuse prétend avoir été violée par plusieurs membres de la bande dont fait partie Dylan Weber, les Morlocks. Vincenzini et quelques costauds, Max Morlot, Bonaventure Kayembe, font une descente dans les sous-sols où les voyous ont leur repère. Une bagarre a lieu, au cours de laquelle Morlot prend un mauvais coup. Mais de ces péripéties, réelles ou fantasmées, Pierre n'a connaissance que par des ragots de seconde main. La vie continue. À la pré-rentrée a succédé la rentrée, la vraie. Maintenant c'est Marthe, la vieille mademoiselle du premier, qui prétend avoir perdu son chat. Il finira bien par revenir. Une nuit, un ado de la bande des Morlocks meurt d'une overdose au fond d'un boxe, en hurlant que quelque chose le dévore. Il a dû avaler du costaud. Parfois Pierre se réveille en sursaut, cœur battant, un bruit de tonnerre dans les oreilles. Ce n'est peut-être qu'un camion fonçant sur la proche bretelle d'autoroute ou, dans le ciel nocturne, le vrombissement d'un hélicoptère de police. Il tourne alors son regard vers la fenêtre, craignant d'y voir... Mais il ne sait déjà plus. Dans les médias, les nouvelles ne sont pas bonnes. Pollution due à la sécheresse, elle-même due à l'effet de serre. Des conflits qui traînent, meurent, renaissent à travers le globe. Distraitement, Pierre entend à la radio le cas de cette ville, située il ne sait où, avec laquelle toutes les communications sont coupées. Réalité, fantasme ? Il n'est qu'une vérité, à reconsidérer chaque jour, à prendre comme elle vient, comme elle est.

Eh oui, la vie continue.



# e-Béliar'

Cet ouvrage est le quatrième livre numérique des Éditions du Béliar'  
et a été réalisé en août 2010 par Clément Bourgoïn d'après  
l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-84344-098-4).